

détour d'une colonne, ces toiles cachées par un pilastre, ces éclats de verre brisé derrière lesquels se cache une image, ces notes envolées tandis que passe une ombre, là-haut, derrière le magnifique rideau de scène, toutes ces petites marques parlent d'une grande analogie: sur les corps de ces femmes livrés à la science, sur le corps de ce bâtiment livré à la finance règne un grand silence, celui de l'oubli, et c'est ce silence même qui menace aussi cette chose de peu de poids qu'est l'art dans une société. La prise de position de ces artistes discrètes et résolues mérite qu'on s'y attarde, pour sa force subversive autant que pour sa poésie. Fleming et Lapointe veulent inciter à la restauration², faire voir ce dont on dispose et qu'on risque de perdre. Comme façon d'établir un pont entre le passé et le présent, entre l'architecture, la peinture et le spectacle, leur travail tisse un fil ininterrompu qui intègre l'art actuel à l'Histoire, qui se souvient en même temps qu'il va de l'avant et qui, de ce fait, porte à rêver.

diane pavlovic

«oulipò show»

D'après *Exercices de style* de Raymond Queneau et certains exercices oulipiens. Montage et mise en scène: Denis Marleau; décor: Claude Goyette; costumes: Suzanne Harel; éclairages et régie: Dominique Gagnon; musique originale: Gaétan Leboeuf. Avec Carl Béchar, Pierre Chagnon, Bernard Meney, Danièle Panneton. Production du Théâtre Ubu, présentée à la Salle Fred Barry du 7 au 24 avril 1988.

virtuoses de la virtualité

Depuis quelques années, le Théâtre Ubu s'astreint, avec un plaisir manifeste, à mettre en scène le langage — et même, à certains moments, simplement la voix. De plus en plus, d'un spectacle à l'autre, les comédiens de la troupe sont au service de ce qu'ils disent. De *Coeur à gaz* à l'*Oulipo Show* en passant par *Merz Opera*, ils parviennent avec une rare habileté et en parfaite symbiose, grâce aussi à des mises en scène fort efficaces, à exprimer l'inexprimable, le fragmentaire, l'insensé, la répétition. Le moindre balbutiement devient matière à spectacle, et on songe — avec un grand soupir nostalgique — au *Théâtre de chambre* de Jean Tardieu, présenté au Quat'Sous il y a près d'une décennie.

Les précédents spectacles de la troupe s'inspiraient du dadaïsme, et celui-ci puise à l'Oulipo. Le passage de l'un à l'autre est à la fois surprenant — presque scandaleux! — et en même temps compréhensible. Le premier refuse les contraintes, le second n'existe que par elles; le dadaïsme invoque la totale liberté de création, d'expression alors que l'Oulipo réfute l'existence de ce type de liberté. Raymond Queneau écrivait, longtemps avant les débuts de l'Oulipo, que

2. Et depuis leur passage au Théâtre Corona, d'ailleurs, la Société immobilière du patrimoine architectural de Montréal (S.I.M.P.A.), mandatée pour trouver une nouvelle affectation au bâtiment et soucieuse de le voir utiliser à des fins culturelles, étudie la possibilité de le restaurer.